

Enzo cormann

Vita Nova Jazz

roman

Après « Le testament de Vénus » (Gallimard, 2006) et « Surfaces sensibles » (Gallimard, 2007), « Vita Nova Jazz » conclut le tryptique romanesque des "artisans cosmiques", qui met en scène et entrecroise des pratiques et des trajectoires singulières d'artistes.

"Le testament de Vénus" livre le récit de vie de Félix Fayard, dit Vénus, "artiste général", ouvrier singulier.

C'est en suivant le personnage de Babette (sortie de la vie de Vénus à la page 199 de ce premier roman) que **"Surfaces sensibles"** quitte les rives de l'art brut pour s'intéresser au parcours de Lori Kemp, photographe qu'une brûlure à l'acide a rendue aveugle et défigurée.

"Vita Nova Jazz", inspiré de vingt années d'expérience directe de la scène jazzistique, conclut le tryptique par une façon de solo du saxophoniste Jim Erris, dont Babette fut brièvement l'épouse (mariage calamiteux, qui a manqué lui coûter la vie, et dont elle donne le récit dans "Surfaces sensibles"). Dix ans après la dissolution du "Vita Nova Jazz", orchestre fondé vingt ans plus tôt par Jim Erris, l'Europeo Jazz Fest de San Lorenzo (Toscane) suscite sa reformation pour un concert unique...

à Jean-Marc Padovani (*saxophones ténor, soprano*),
à notre « Grande Ritournelle »,
et à
(*) Yvan Avice (*saxophones alto, baryton*), Claude Barthélémy (*guitare, oud*),
Alain Bruel (*accordéon*), Daniel Casimir (*trombone*), Jean-Luc Capozzo (*trompette*),
Gilles Chabenat (*vielle*), Keyvan Chemirani (*zarb*), David Chevallier (*guitare*),
Maxime Delporte (*contrebasse*), Xavier Desandre (*percussions*), Pierre Deyraud (*batterie, percussions*),
Kudsi Erguner (*ney*), Patrick Fabert (*trompette*), Richard Foy (*saxophones baryton, alto*),
Jean Gobinet (*trompette, bugle*), Pierre "Ti Boum" Guignon (*batterie*),
Akim Hamadouche (*mandole, chant*), Didier Havet (*tuba, trombone*),
Patrice Héral (*batterie, électroniques*), Lahcen Hilali (*percussions*),
Didier Ithursarry (*accordéon*), Jean-Claude Jouy (*batterie*), Stéphane Kochoyan (*piano*),
Hélène Labarrière (*contrebasse*), François Laizeau (*batterie*), Philippe Léogé (*piano*),
Vincent Limouzin (*vibraphone, marimba*), Ramon Lopez (*batterie, percussions*),
Norbert Lucarain (*batterie, vibraphone*), Jean-Marie Machado (*piano*),
Jacques Mahieux (*batterie, chant*), Gérard Marais (*guitare*),
Michel Marre (*trompette, bugle, tuba*), Youval Micenmacher (*batterie, percussions*),
Frédéric Monino (*basse*), Gérard Pansanel (*guitare*), Maja Pavlovska (*chant*),
Marc Perrone (*accordéon diatonique*), Pierre Pollet (*batterie*), Jean-Louis Pommier (*trombone*),
Frédéric Pouget (*clarinettes*), David Pouradier-Duteil (*batterie*), Yves Rousseau (*contrebasse*),
François Raulin (*piano*), Olivier Sens (*contrebasse, électroniques*),
Eric Séva (*saxophones baryton, soprano, sopranino*), Gérard Syracuse (*percussions*),
Yves Torchinsky (*contrebasse*), Franck Tortiller (*vibraphone, percussions*),
François Verly (*batterie, percussions*), Bruno Wilhelm (*saxophones ténor, soprano*)...
avec qui l'auteur de ce livre a eu l'honneur et le bonheur de jouer
des mots et de la voix, sur scène et en studio, depuis 1989.

(*) Par ordre alphabétique

"Si un luth jouait tout seul, il me ferait fuir,
moi qui aime extrêmement la musique."

JEAN DE LA FONTAINE
Les amours de Psyché et de Cupidon

Paris, le 15 juillet 2006,

Ceci n'est pas

une lettre. Il est 17h et je viens de me lever. Depuis mon retour d'Italie, je flotte dans ma peau, aussi dénué de substance qu'un souvenir. Passé toute la nuit au volant. Perdu en chemin, oublié sur une aire d'autoroute, ou désagrégé par la trop grande vitesse — je roule, comme toujours, au-dessus de mes moyens réels. La mort déroule devant moi son grand ruban d'asphalte, je sors mon attirail d'amphètes, de musique et de cigarettes, et la partie s'engage.

L'idée fixe, qui m'a sorti du lit : rompre (unilatéralement) dix années de mutisme réciproque. Besoin irrépressible de mettre en mots cette pièce en *up tempo* à laquelle s'est mise à ressembler mon existence

musique avide

qui tourne à vide

Quelle qu'en soit la raison, il m'est par ailleurs impossible d'écrire le moindre mot qui ne te soit adressé.

Pas une lettre, non, mais la transcription d'un solo que je te dédie.

Est-ce que tu me vois ? ceinturon militaire sur cote de mécano, espadrilles, béret, lunettes noires — mon inchangeante tenue de scène, que tu appelais le "scaphandre". Sax clipsé au harnais, ballant de biais à hauteur de plexus, main droite dans le pli du pavillon, gauche empoignant le bec, ajusté d'une torsion machinale du poignet, coup de pouce sur la anche. Je marche à petits pas jusqu'à l'avant-scène, accompagné par les faisceaux croisés de deux poursuites trop blanches, trop puissantes à mon gré, je laisse mourir les applaudissements de bienvenue, j'embouche, je mouille la anche, main gauche à poste, respiration abdominale

des images, plus furtives qu'un mot, plus furtives qu'un geste

la première note qui vient

les doigts, les touches, le bec, le souffle, les milliers d'heures de conquête de l'instrument

comme elle vient

le langage insensé de la langue des sens, langue pendante, serpentante

impro sans filet

phrase à phrase, souffle à souffle, marche funambule sur le fil qui s'invente pas à pas

seul face à des centaines d'anonymes, le cri d'animal aux abois du baryton réverbéré par les arènes, le théâtre antique ou la pinède, vibration perceptible de l'écoute, flux électrique...

Qui joue ? Qui mène la danse ? Qui a vécu ce qui a été vécu ? qui a dit ce qui a été dit ? foutu en l'air ce qui l'a été ?

Quel est ce type dont parlent les journaux ? Qui dit "je" quand on lui tend un micro ? Qui a cette "réputation sulfureuse" dont parlent les journaux ? Qui se plaint de la réputation que lui font les journaux (quand il ne se plaint pas de l'indifférence des journalistes) ?

Qui chante dans sa tête quand il embouche le sax ? Qui roule à tombeau ouvert ? Qui a flippé titubé hurlé débloqué quand il ?

16.07.2006

*Les petits poissons s'amuse
dans la mer.
Vives esquilles de vie,
leurs petites vies les réjouissent
dans la mer.*

D.H. LAWRENCE*

Commençons

par l'Europeo. Cet hiver, je reçois un coup de fil, précédé d'un message, et je demande à réfléchir, et je ne trouve pas le temps ou la façon de réfléchir, et je décide de dire oui sans réfléchir pour éviter de reconnaître mon incapacité à réfléchir, et l'on m'assure de l'accord de Jonas et de Dan et de Sinclair et de David et de Bram. Je ne me suis même pas demandé quels arguments les avaient convaincus de remonter sur scène en ma compagnie. J'exige une berline de location, un cachet abusif, quatre jours de répétition, et je fonce vers les emmerdes et les regrets, les nuits d'insomnie et les coups de fil *ad libitum* à — nous l'appellerons L.

Je débarque à San Lorenzo le 9 juillet, en fin d'après-midi, après un peu plus de mille kilomètres d'autoroute (Paris-Toscane via le tunnel du Mont-Blanc, Milan, Bologne, Florence) avalés en neuf petites heures, à l'aide de deux paquets de Lucky Strike, d'un pack de Kilkenny et de deux grammes de poudre de perlimpinpin. On me pousse à peine arrivé vers un costard de lin trop rempli, mais froissé comme il sied, surmonté d'une tête d'autorisé, qui entreprend de me broyer la main et de me taper dans le dos.

— Benvenuto al Europeo, mister Erris ! We love your music, and you will love our Toscana.

L'autorisé s'esclaffe, complice — complice de qui ? de quoi ? —, et me secoue la main.

— Massimiliano Forlano.

Le truc dit en miaulant : Feurlâââno, yeux dans les yeux, sourire d'anthropophage, façon De Niro, affable autorité spectrale dans son catafalque de lin écru, sur fond d'affiche de la 25^e édition de l'Europeo.

On dit "l'Europeo", tout court. Ceux qui disent "l'Europeo Jazz Fest" trahissent leur pucelage. Ceux qui disent "Festival" en place de "Fest" sont d'une catégorie encore inférieure : ne font qu'encombrer les terrasses et dévoyer le décor avec leurs tenues hideuses de pseudo randonneurs. On dit "l'Europeo", on pense "Festival" et le "Jazz" va sans dire (et donc, passe à la trappe ?)

Les chaussures de l'autorité

autorité artistique

ne jamais perdre de vue que le titre exact du secoueur de mains est

¹* Traduction Sylvain Floc'h

direttore artistico

sont en toile à semelles de cuir. Godasses écruës, comme le costard, la tignasse, les dents et les murs chaulés des bureaux du "Fest"(ival). Même le rire : écru. Même les mots. Même le décolleté de l'attachée de presse. Un véritable festival d'écru à base de secouage de mains, de lin autorisé correctement froissé, de nibards à l'étal et d'affiche griffée. On me glisse le nom de l'artiste qui a pondu le visuel, j'opine vachement, un ange de gravité fige les sourires, je crève d'envie de lâcher

— Connais pas.

Dans la chambre du Palazzo del Monte qui m'est réservée, je découvre à mon arrivée la bouteille de Lacrima Christi et la corbeille de fruits destinées à me jouer le petit air de l'invité de marque. Là encore, murs écruës, draps écruës, tapis de bain écru. Une overdose de sable-et-chaux, de terre cuite, de meubles céruës, de peignoir nid d'abeille et de Vivaldi au petit déjeuner.

overdose d'harmonie, monsieur le président !

mon client reconnaît les faits, pour peu que le tribunal lui reconnaisse les circonstances exténuantes

abus d'écru, débauche d'harmonie, ostentation de lin et de nibards !

une semaine durant ! autant dire une éternité !

Et quand j'ai mis le point final, quand j'ai voulu sauver ce qui pouvait encore l'être — à savoir moi —, quand j'ai voulu *me* sauver, donc : prurit d'autorité, grands mots, menaces forlaniennes...

certes, Madame la juge, la réputation de mon client ne plaide pas en sa sans compter que nous n'éprouvons aucun

et que si c'était à

il est probable que nous

— *James Erris, dégoûtant personnage !*

vous êtes la honte du jazz européen !

et même au-delà de l'Euphrate ! et même outre Atlantique !

la honte du saxophone baryton ! la honte

du genre masculin et des individus de souche

indo-européenne !, fumeurs buveurs sexagénaires !

Je le savais depuis le début. Je le savais, mais j'ai fait comme si je l'ignorais. J'ai signé leur contrat et j'ai loué une berline et j'ai roulé toute une journée pour ainsi dire sans m'arrêter et j'ai monté le sax et j'ai ouvert ma mallette de partitions et j'ai donné le tempo.

J'avais même composé deux morceaux pour la circonstance, avec ces arrangements impossibles qui ont fait ma réputation, parties de cache-cache avec le chaos, au bord du précipice (composer-décomposer, je suis toujours parti de là, de la crise, la musique comme une variation inépuisable sur l'ordre et le désordre, la fragilité, la superposition d'états contradictoires — être ET ne pas être, savoir et ne pas savoir, savoir qu'on sait et qu'on ne sait pas). Je le savais ET je ne le savais pas, simultanément et depuis le début.

17.07.2006

*pour se donner mots à la bouche
quatre vers "petits poissons" quotidiens
(un de moins que Lawrence
et quatrième ici superflu)*

J'aurais dû

être peintre. Un quelconque trouduc de presse-tubes bien peinard dans sa turne de peintre avec ses pinceaux et ses toiles, avec ses chiens, ses chats, ses canaris et sa tambouille de peintre. Clientèle de chaîne d'hôtels et de villages-vacances, un tableau dans chaque chambre, dans chaque vestibule, dans chaque kitchenette — marché inépuisable. Nus, paysages, marines... Ou nus au paysage, ou nus marins, natures mortes à gogo, corbeilles de fruits, corbeilles de fleurs, corbeilles de pain, de l'osier en veux-tu et des machins dedans, barques échouées, cabanons, mouettes, seins de pucelle avec drapé, nibards de fausse vierge en clair obscur, barbouilleur à tout va, à tout croquer, peintre universel, dealer de croûtes, avec petite baraque et potager, crinière et foulard rouge, croquenots, pantalon de velours, et l'estime des gens du cru, les nippes mouchetées et l'odeur d'huile de térébenthine jusque dans mon lit. J'aurais dû m'appeler Marcel Biscuit, dit Marbis. Ou William Cake, ou Eugenio Tiramisu, trogne et sourire à l'avenant, et trimballer en toutes saisons ma candeur imbécile de peintre satisfait de soi pour l'éternité de la vie.

dans combien de films vis-tu, Jim ?

combien de films à la fois ?

ton visage au soleil les yeux clos

ta main sur mon épaule

quel est le titre de notre film, Jim ?

"Mari et femme" ? "Âmes sœurs" ? "Les amants" ?

— "Vita nova"

Ou bien nomade.

Nomad is beautiful

clochard céleste, citoyen du monde

Un camping-car, un chien. Vendre les sax, tourner la page musique, oublier le jazz, changer de programme, changer de vie, cesser de tourner autour du pot : être au monde et basta. Vagabond, anonyme. Rencontres de hasard, d'un jour, d'un bock. Kilomètres quotidiens. Si joyeux le matin de prendre le volant avec un godet de café fumant à portée de la main, sans la moindre idée de la prochaine halte, sans autre destination que le jour qui vient, la route qui va. Le bruit feutré du 18 CV dans l'habitacle insonorisé, flamenco ou gamelan ou blues dans le système sonore ultra sophistiqué, provisions pour la semaine, vin blanc au frais, réserve d'herbe et de romans et de films.

Comme tu sais, je ne me suis pourtant pas fait peintre — pas plus que routard ou œnologue. J'aurais pourtant fait le meilleur sommelier irlandais du monde.

couperose tablier claquements de langue vins espagnols

Je me suis contenté d'être ce que je suis, ce que tout un tas de gens croient savoir que je suis et veulent croire que je serai jusqu'à ma mort : "figure majeure de la scène jazzistique contemporaine", ainsi que le proclame finement le programme de monsieur Forlano, saint patron de la branlette jazzy.

Durant vingt-cinq ans, j'ai couru la planète en soufflant dans un tube de cuivre percé et coudé. J'ai composé des centaines de thèmes et enregistré une trentaine d'albums et perfectionné mon instrument et dirigé des bands. Après vingt-cinq années passées à me défendre, preuves sonnantes à l'appui, d'être bien celui que je prétendais être, n'était-il pas temps de faire une bonne fois *défaut* ?, de décevoir une bonne fois les concocteurs de coups jazzeux ?

Il faut être absolument décevant !

Concept et com', la musique n'est pour eux qu'un prétexte. Cittadino Forlano, le Citizen Kane du *jazz all stars*, se fout éperdument de savoir ce que vous jouez, et plus encore comment vous le jouez. Son coup à lui consiste (consistAIT !) à ressusciter pour un soir le Vita Nova Jazz Ensemble, vingt ans après sa création, et soixante ans après la naissance de son leader, Jim Erris. Résultat — coup de maître : *sold out* ! Oui mais, *dottore Massimiliano*, c'était compter sans les joies de la trahison et de la défection ! sans le gros souffle de vie dans le cul qui t'était destiné. Ton jouet tout neuf, la belle et sensationnelle et inédite idée qui t'a permis de vendre trois mille tickets en moins d'une semaine a été piétinée. Va falloir rembourser, *signore il direttore*. Va falloir expliquer aux gens. Service de presse explosé ! Adieu dollars, carrière, sourire carnassier.

Jim Erris, salaud ! imposteur ! ordure ! hyène lubrique !

(ad lib.)

18.07.2006

*vita nova fée
narquoise
stella versatile cligne
ne brûle pas*

Vivre

et penser comme on souffle. Pas question de jouer du bout des lèvres, pas question de vivre en amateur — seule morale qui tienne. Jamais jouer la musique qu'on attend de nous. Pas nous couler dans les tuyaux de la raffinerie cuculturelle. Affaire vitale, espace vital. La raison tue lentement. J'ai toujours joué à fond. Jamais faire comme si nous nous excusions de prendre la parole et le temps et l'espace.

Fast forward !

Mais qui, à part toi, attend cela de toi, Jim ? Qui veut de cette musique dangereuse ? Qui se soucie de ton espace vital ? Certainement pas Massimiliano Forlano, bienfaiteur appointé de la jazzerie contemporaine, et certainement pas le directeur d'agence pour l'emploi qui a acheté deux places dans les tout premiers rangs pour lui et sa bourgeoise.

qui est au programme, chéri ?

— *Jim Erris, chérie.*

— *il joue de quoi ?*

— *du jazz, chérie.*

— *comme Louis Armstrong ?*

— *plus ou moins, chérie*

sauf qu'il a la peau blanche, qu'il joue du saxophone

et qu'il a commencé à jouer quand Armstrong est mort

Le monde veut du show, du binaire au carré. Do-fa-sol, gros son, gros beat, le monde veut la facilité et l'exploit :

ce mec est le meilleur ! champion du monde !

Ici, le paradoxe : toute une vie sur scène avec la haine du show. Tout frimeur que je sois ou que j'aie été, détestation, exécration du show ! Ma frime n'est qu'un zeste de m'as-tu-vu dans une mer d'austérité. Le sourire de cabot du moine prêcheur.

tu peux rire

Même les applaudissements, après m'avoir longtemps indifféré, ont fini par me taper sur le système. Pour ne rien dire des dévotions en loge — jolies femmes exceptées, naturellement.

s'il te plaît, arrête de rire

me souviens à Biarritz

— *pourquoi ris-tu ?*

— *j'ai pensé "Erris est le nom d'un vent"*

— *je suis jaloux du vent lorsqu'il s'engouffre sous ta jupe*

— *je suis jalouse de ton nom*

Certains soirs, je n'ai

mais ne devrais-je pas mettre tout ça à l'imparfait ?

je n'avais plus la moindre idée de ce que signifiait saluer à l'avant-scène, quand je m'étais simplement efforcé de donner le meilleur de moi, qui est mon unique différence.

On devrait se contenter de faire entendre sa différence, et tout un chacun pourrait en la digérant jouer à recomposer la sienne. Perpétuel repositionnement :

on dirait que je bouge, alors vous bougez

et comme vous bougez, tout bouge

La donne change, le monde change. Changement imperceptible, mouvement microscopique, mais bon, *ça change*, il faut y croire. J'y crois — pas toi ? Mais ce n'est pas le show, c'est l'expérience dans sa rareté, c'est l'épure du labo, la netteté de la paillasse. Avec le *show*, les auditeurs cherchent désespérément à se trouver eux-mêmes en adulant un autre — que leur importe la musique ? Applaudir n'est que leur façon de manifester qu'ils sont uniques et qu'ils sont seuls, et que nous sommes tous seuls et uniques, même quand nous sommes ensemble, même quand nous aduons de concert.

Le show est un marché de dupes. L'artiste croit qu'il mène la danse, alors qu'il est berné de bout en bout. La dupe, c'est lui. Il n'est qu'une photo retouchée sur laquelle se branlent tous les uniques de la Terre — quand ils ne se torchent pas avec.

Haine du show, haine de la carrière, haine des bravos.

haine de soi ?

est-ce que la non-haine-de-soi est un gage de sagesse ?

La différence entre moi et la plupart des névrosés que je connais (autant dire la quasi totalité de mon carnet d'adresses), c'est que moi, je m'apprécie, mais je ne m'estime pas — et que j'assume cette boiterie. Tous ces braves gens sont malheureux comme les pierres et pètent de trouille à la seule vue d'une tombe, mais ils se considèrent avec indulgence et ils s'estiment (!) guéris depuis qu'ils ont claqué sur un quelconque divan de pacotille l'équivalent d'un Bösendorfer 290 Impérial ou d'un voilier de croisière, à l'aide de quoi ils auraient pu révolutionner la musique ou faire le tour du monde. La vie se moque bien de ces arrangements merdeux avec soi-même, non ?

19.07.2006

*tous à la niche ! tous à
l'écran ! tous
à l'unisson !
(poils aux p'tits poissons !)*

La vie

n'est pourtant pas mon fort — tu en sais quelque chose. Amours naufragés, collaborations sabotées... Des milliers d'heures passées à picoler et à sniffer et à fumer et à ressasser. Une véritable addiction au gâchis, au saccage. Orchestres torpillés, projets à l'eau — pour ne rien dire de ce calamiteux "Europeo".

La vie n'est pas mon fort, non. J'ai cependant vécu une existence enviable. *"enviable" ?*

*ce qui s'appelle se prendre les pieds dans le tapis du show, mon petit Jim
les gens t'applaudissent, ils ne t'envient pas*

Existence enviable sur le papier, saccagée sur le terrain.

De l'existence comme d'un soufflé au fromage, entamer c'est saccager — mais si tu ne le bouffes pas, le soufflé retombe. Débarrassez-moi ces assiettes sales, témoins de notre voracité !

Me dépêcher

d'oublier ce traquenard. Et d'oublier Jonas et Dan et Sinclair et David et Bram — et leurs sourires à eux, de jésuites confits.

— Content de te revoir, Jim !

Comme s'ils disaient

— Te absolvo.

Accolade furtive.

— Ça va comme tu veux, Jim ?

J'ai pourtant aimé ce que nous avons fait ensemble, et j'ai aimé le faire avec eux. Pendant près de dix ans, quand nous ne répétons pas, nous jouions sur scène ou en studio. Nous avons passé des milliers d'heures à nous écouter, à *sonner* de concert, et à échanger une invraisemblable quantité de mots et d'informations et de sensations et d'émotions et de savoirs faire — et de blagues pourries et d'emportements et d'odeurs corporelles... Puis ces enfoirés qui se disaient mes amis, mes "débiteurs pour l'éternité", m'ont tourné le dos, m'ont rayé de leurs tablettes après avoir connu leur heure de gloire en se produisant à mes côtés. Il n'est qu'à lire leurs notices biographiques sur leurs sites respectifs (ces mecs ont tous un putain de site, variante virtuelle de la vitrine à putes de Hambourg ou d'Amsterdam).

*De 1986 à 1996, date à laquelle se sépare l'orchestre
appartient au noyau du Vita Nova Jazz Ensemble
de Jim Erris*

Leur preuve par neuf, leur étendard ! Cinquante concerts par an, les

salles les plus prestigieuses, tous les grands festivals, huit albums, critique en extase (sauf pour *Something Sometimes*, je sais,

"bavardage prétentieux, rythmique polaire"
écrit le critique de Rolling Stone dont tu me dis
en te limant les ongles
tandis que je fulmine en te lisant le papier
"ce type adore faire joujou avec son caca"

mais ça ne compte pas, personne n'a su entendre ce huitième album pour ce qu'il était, personne n'a su, ou voulu voir à quel point cet album portait en germe une véritable révolution pour la suite — sauf qu'il n'y a pas eu de suite).

Quelque chose d'irréremédiablement inhumain dans l'art. Coltrane et Bird ne l'ont supporté que sous héroïne, ne l'ont enduré qu'à condition de se tuer. Comme ces histoires d'amour qu'on salope délibérément afin de leur redonner dimension humaine. Cela, sans doute, que la psy commise à mon chevet de taulard avait en tête quand elle s'interrogeait sur mes "conduites d'échec" — pas pu m'empêcher, en somme, de commettre l'irréparable.

Et mes chers amis et soi-disant débiteurs-pour-l'éternité Jonas et Dan et Sinclair et David et Bram n'ont pas pu s'empêcher à leur tour de tout bousiller. N'ont pas pu s'empêcher de considérer l'orchestre d'un point de vue moral : non plus comme un orchestre, mais comme un ramassis de valeurs communes. Certes, ils n'ont pas dit cela, ils n'ont pas déclaré que le *Vita* leur posait un "problème moral", non. Ils ont simplement décidé que j'étais devenu inféquentable et ils ont cessé de me fréquenter et ils l'ont fait savoir.

Et la critique et les labels et les organisateurs leur ont emboîté le pas, et tout le monde s'est comporté soudain comme si je n'existais plus, comme si je n'existais pas, comme si je n'avais jamais existé. Tous ces gens m'ont rayé de la carte du jazz international et j'ai dû me terrer dans mon trou irlandais durant un long, très long hiver de cinq années.

20.07.2006

à la fin du premier morceau
je me touche la gauche
à la fin du deuxième la droite
(quant au reste je m'en)

Hier, quand il achève de prendre connaissance du contrat, l'avocat qui m'a été recommandé pour ce type de litige fait triste mine. Je me suis, à ce qu'il paraît, "fourré dans les emmerdes". Il semble que Forlano soit en mesure de me réclamer le montant intégral du cachet et des frais de transport et d'hébergement de l'orchestre — il est vrai que le festival a dû régler mes petits camarades en dépit de l'annulation du concert.

On a coutume

de dire "le Vita", ou "le VNJ" (comme il y a eu le MJQ — le Modern jazz Quartet), et on finit par oublier que le nom complet de l'orchestre était Vita Nova Jazz Ensemble. Le "Ensemble" est toujours passé à la trappe. L'éclatement du groupe était inscrit dans cette omission. Les gars voulaient bien faire du jazz, mais pas faire un *ensemble*. Nos relations sont toujours restées superficielles — de simples bavardages de table ou de pauses cigarette. Quand Barbara, la femme de Jonas, a été hospitalisée, qui lui a téléphoné ? Le futur gros méchant du futur ex-band a été le seul à se soucier de son futur ex-batteur. Le seul encore à venir le voir, à Chicago, lorsqu'il a failli perdre l'usage de sa main gauche, après son accident de moto, en 1992 — je suppose que les autres se sont alors simplement demandé quel batteur j'allais choisir pour le remplacer.

Comment fait-on

pour établir la biographie d'un groupe ? — d'un *ensemble* ? Des êtres se croisent, s'éloignent, se rapprochent, se déchirent, s'oublent... Qu'est-ce qui fait le *son* d'un groupe ? Qu'est-ce qui fait que ça se met à chanter ? Qui peut prétendre écrire la biographie d'un *son* ? Rien que des histoires d'alliances : mon baryton avec le violoncelle de Sinclair, le violoncelle de Sinclair avec l'orgue de Bram, l'orgue de Bram avec la basse de Dan, la basse de Dan avec les peaux de Jonas, les cymbales de Jonas avec la trompette de David, la trompette de David avec mon sax —, la ronde des alliances, premier cercle des évidences. On se dit C'est logique, ça colle de proche en proche. Seulement voilà, ça ne marche pas du tout comme ça — en tout cas pas *seulement* comme ça. L'accord, ce n'est pas l'unisson, c'est l'écart, l'intervalle. Tu as *do*, tu as *fa*, et tu as la quarte qui les sépare — et qui les réunit. Idem pour les timbres. Il faut tendre les écarts, marquer les différences — mais, attention, sans que ça casse. Et ça ne demande qu'à casser. La musique est hantée par le chaos dont elle s'est extraite à grand-peine. La musique court, l'informe à ses trousses — bruit magma matriciel

en fusion, nappant comme la lave. Le musicien est un dévaleur de pente, à demi nu, chaussé de tongs, appelant à son aide le dieu du silence.

Je ne connais rien

de plus difficile que de parler musique. Tu peux bien chanter sur tous les tons, dans tous les modes, que tu ne te lasses pas d'écouter le chorus de Coltrane sur la grille de *Chasin' the Trane*, enregistré au *Village Vanguard* en 61, mais c'est une autre affaire de *décrire* ce putain de chorus, et d'expliquer concrètement en quoi il compte si fort pour toi, et c'est encore plus difficile de dire ce que représente la musique dans ta vie, et comment tu en es venu à lui consacrer l'essentiel de ton temps de veille — plus difficile encore d'en témoigner devant toi.

21.07.2006

*je dois téléphoner
souvenir de Doc Erris
et de sa main plâtrée
tenant le combiné en bakélite*

J'écris

à deux doigts, le portable sur les genoux, assis sur mon divan, face à l'affiche de la rétrospective Jackson Pollock au Grand Palais — enchevêtrement brownien, giclures, pâtés, lacis...

Le Vita Nova Jazz Ensemble était un organisme vivant bien distinct de la somme des personnes qui le composaient — somme variable, du reste. Au sextet de base (piano-orgue, basse, batterie, trompette-bugle, sax bar et violoncelle — cherche l'intrus !) sont venus s'adjoindre jusqu'à dix autres instruments, selon les projets. Parfois deux ou trois soufflants pour renforcer la section de cuivre (comme dans la formule en *tentet*, avec le guitariste Manfred Klamm pour l'album *Yet I see thee still* — un groove très *russellien*). D'autres fois des cordes, des bois, comme pour la série de concerts avec le gamelan de Sapto Raharjo, et l'album *Thunderbird*.

Comme tu sais, j'avais conçu le Vita comme un laboratoire musical à géométrie variable

pas comme un show

*pas comme un de ces putains de numéros de
chiens savants qui vous en bouchent un coin*

Ça ne veut pas dire que nous jouions en blouse blanche et en gants de latex. Ça ne nous a jamais conduits à nous départir de la légèreté faute de laquelle le jazz n'est qu'une musique de chieurs, nombrilistes et pontifiants. Ça voulait simplement dire (dans mon esprit, en tout cas) Essayons un truc, inventons quelque chose, décollons de concert.

En 1996, l'orchestre a explosé en vol. Après quoi je suis resté cloîtré cinq ans. Cinq années de flip et de gamberge.

Un matin, en rangeant mes papiers, j'ai retrouvé une lettre que je t'avais écrite cinq ans plus tôt et jamais envoyée, dans laquelle je parlais d'expiation,

"s'il y a faute et s'il y a expiation

il y a aussi rachat." (Sartre)

et j'ai pensé soudain que c'était peut-être bien ça, après tout — que le temps était peut-être venu après ces cinq années de tourner pour de bon la page et de reprendre le chemin de la scène et du studio.

à la grâce de Dieu

amen

Quand j'ai remis

le nez dehors, je n'étais plus le même — toujours le même morceau, mettons, le même foutu vieux standard inchangé, mais que je n'interprétais plus du tout de la même manière.

J'ai commencé à trouver le monde ahurissant, et plus encore les gens qui peuplent ce monde ahurissant, et leurs comportements et leurs discours ahurissants, leurs prétentions ahurissantes. L'Irlande m'est apparue dans toute sa dimension ahurissante, et comme je riais en l'envisageant comme je l'envisageais désormais ! Toute cette société a soudainement pris à mes yeux une dimension bouffonne. Impossible d'acheter le journal ou de discuter avec quiconque sans éclater de rire à tout bout de champ — ce qui ne manquait pas de provoquer un ahurissement équivalent chez mes concitoyens et d'entretenir la rumeur grossissante de ma folie ou de mon alcoolisme, ou de mon délire alcoolique, tout ceci prenant assez vite des proportions telles qu'il devenait urgent de foutre le camp.

Venir m'installer à Paris m'a paru alors le projet le moins bouffon de tous ceux que j'avais formés.

New York, Tanger, New York, Tokyo, New York

New York, Berlin, New York

Paris était l'une des rares villes à ne pas provoquer mon hilarité. Je pouvais envisager de dire J'habite à Paris, sans trouver cela bouffon ou ahurissant. À tout le moins, une bonne façon de renouer le fil avec toutes ces années passées à étudier le français — pas des masses d'agrégés de lettres parmi les jazzmen.

J'ai vendu

la maison, le matériel d'enregistrement, les bagnoles, les deux hectares de terrain et le Basquiat acheté à New York en 1986, deux ans avant sa mort — la meilleure affaire que j'aie jamais faite, probablement la seule que je ferai jamais.

J'ai débarqué à Paris au printemps 2001, avec deux valises de fringues et mes étuis de sax. Et j'ai déniché cette bicoque,

que tu ne connais pas

ne connaîtras jamais

cinq mètres par sept, un étage et une cave. J'ai fait abattre les cloisons, aménager le sous-sol. Trois pièces de trente-cinq mètres carrés superposées — musique à la cave, bouffe et livres au rez-de-chaussée, dodo à l'étage. Et je me suis surpris à rêver de vie bonne et de détachement.

22.07.2006

*j'ai connu une fille nommée
Georgia
elle m'aimait communément
tandis que moi comme un dément*

Une bonne partie de la journée d'hier au téléphone avec l'avocat. Depuis notre rendez-vous de lundi, il a parlé à plusieurs reprises avec le Forlano. Ce soi-disant "ardent défenseur de la scène jazzistique contemporaine" — dicit le programme de l'Europeo — est froid comme la mort, aussi mort qu'un tambour sans peau, rempli de terre et planté de tulipes. Désormais, ce chancre (chancre !) de la musique improvisée ne sait plus que citer en boucle à mon avocat une clause du contrat que j'ai signé sans le lire,

l'ai-je seulement signé ?

qui prévoyait que ce qui est advenu *pouvait* advenir, qui envisageait donc le fiasco comme une possibilité sérieuse. Un contrat rédigé par celui-là même qui s'étonne aujourd'hui, ou feint de s'étonner, qu'une prévision aussi hasardeuse ait pu s'avérer à ce point prophétique. Existe-t-il seulement un autre article, une autre putain de clause envisageant la possibilité d'un succès mirifique ? le risque d'une lame de fond orgasmique ? d'une overdose de jouissance collective ? En voulant pisser contre le vent, le ministre Forlano des affaires jazzistiques n'a fait que s'asperger les pompes !

L'avocat me dit qu'il va faire en sorte d'éviter que l'Europeo dépose une plainte pour préjudice moral — ce sera sans doute, prédit-il, au prix (fort) d'un "arrangement à l'amiable".

Je m'avise

tout à coup de ce distinguo singulier : le français, la langue de ma mère, n'a pas été ma langue maternelle, laquelle était en fait la langue de mon père, à savoir l'anglais — qui n'était d'ailleurs pas non plus sa langue maternelle, laquelle était le gaélique. Et je me souviens que tu m'avais dit, le soir même de nos noces

— Je voudrais que nous parlions tous les deux une langue dont nous n'aurions pas *hérité*.

Après toutes ces années

durant lesquelles on m'avait tenu — et je m'étais tenu moi-même — pour l'un des meilleurs (alors même que je ne savais rien, ne comprenais rien), je me suis dit Souffle en pensant que tu vas mourir et demande-toi pourquoi tu souffles. J'ai pensé pour de bon à la bizarrerie objective du sax

troué tordu emberlificoté

clés tiges tampons renvois ressorts

et je l'ai regardé pour de bon et j'ai pensé — et j'ai pris toute la mesure de cette pensée — Trente-cinq ans que je souffle dans ce machin.

J'ai tenu le coup

en dépit de tout, et j'ai continué à souffler et, tel Rollins quittant pour de bon le pont de Brooklyn, j'en suis sorti vainqueur : un son gros-comme-ça et quelques milliards de synapses supplémentaires. L'impression d'avoir considérablement élargi ma palette, et d'y voir plus clair, plus loin. Et la tête au net. Et dix kilos de moins.

Et, et, et...

On pourrait aligner les "et" à perte de vue. Tellement de branches à l'arbre. Tellement de gestes et de pensées — en vérité, ni plus ni moins que dans n'importe quelle existence. Je voudrais bien ne pas être tellement ordinaire. Je le veux comme un gosse, nez écrasé contre la vitrine de jouets. Mon narcissisme cabossé a quelque chose de pitoyable. Après tout, je suis un bon musicien — est-ce que ça ne suffit pas ?

Cinq ans

que je n'avais pas touché l'instrument. Il faut avoir connu cette stupéfaction de la bouche et des doigts, le souffle court, les hésitations, le son étriqué. Je me suis refarci les gammes, quotidiennement, durant des heures, dans une sorte d'ivresse, de quête obsessionnelle. Jusqu'à me faire mal. Jusqu'à ce que le dos, les lèvres lâchent. Jusqu'à ce que les doigts ne veuillent plus rien savoir. Des semaines et des mois à improviser du matin au soir et à enregistrer et à effacer et à improviser de nouveau et encore.

Puis j'ai commencé à enregistrer ces *cantos* improbables.

*qui donc a jamais qualifié ces putains de cantos
d'improbables ?*

qui a jamais lu ou entendu rien de tel ?

J'ai commencé à composer ces *cantos magnifiques*. Moitié chant, moitié sax, numérotés comme ceux de Pound ou les *chorus* de Kerouac, aussi improbables

le type qui vous dit J'ai commis un poème

aussi *singuliers* que semblèrent en leur temps ses principes de "prose spontanée", aussi proches de Jim Erris que l'était de Jack Kerouac sa poésie — si soule et déjantée et débraillée qu'elle fût.

Un matin, j'ai posé mon bol de café sur le piano et j'ai composé ce morceau, "*Vi(t)a Dolorosa*", que tu n'écouteras sans doute jamais, et j'ai mis dans la musique tout ce qui m'empêchait de respirer et j'ai inhalé l'air à grandes goulées et je suis sorti flâner sur les quais de Seine et j'ai senti

non, pas senti : décidé

que j'avais de nouveau la main.

Et, et, et

23.07.2006

*j'aimerais
faire un feu
j'allume
la télé*

Je ne crois pas

t'avoir jamais parlé de Michael Donnelly, mon ex meilleur copain de lycée, routier et alcoolique (beaucoup moins d'alcooliques chez les routiers que chez les flics qui les contrôlent).

Michael jouait de la guitare, moi de l'harmonica — et je chantais le blues.

I cover the waterfront

watchin' the ship go by

I could see everybody's baby

but I couldn't see mine

L'harmonica et le chant étaient des pratiques quasi clandestines : j'étais censé étudier le piano — d'ailleurs, je l'étudiais.

Gamin, j'ai pris plus de fessées pour des fausses notes ou des erreurs de solfège que pour des insolences. La musique était comme le socle hors duquel on ne pouvait pas compter au nombre des humains, le minimum qu'on devait à la vie — à Dieu, pour ma mère; à soi-même, pour mon père — une discipline de vie, une gymnastique existentielle. Pour l'enfant musicien que j'étais, il allait de soi que l'instituteur ou le médecin étaient eux-mêmes musiciens — sinon, d'où auraient-ils tenu le pouvoir d'enseigner, de soigner ? Je n'imaginais pas qu'on pût atteindre la quarantaine sans savoir lire en clé de fa.

Pour autant, il était hors de question d'en faire son métier : father Mitchell, le supérieur de mon collègue, qui m'avait propulsé de classe en classe à coups de ceinturon, a failli m'arracher la tête d'une baffe monumentale le jour où je lui ai dit que j'envisageais de "faire carrière dans le music-hall". Il est allé voir mon père le soir même, et ils ont décidé de ma vocation (sic) de prof de lettres — si possible à l'université — eu égard à mon bilinguisme et à ma "sensibilité artistique".

Michael a obtenu son permis poids lourds, on a arrosé ça et je l'enviais vachement. Quand j'ai obtenu l'agrégation, il a seulement dit

— Peut-être bien que ton vieux va enfin te foutre la paix.

J'ai claqué la porte de l'appartement familial, j'ai vidé mon compte-épargne pour faire l'acquisition d'un sax alto, et j'ai rejoint Michael dans sa tournée.

Tandis qu'il sillonnait le pays avec son Fiat 682, je me suis doté d'une technique digne de ce nom, en soufflant chaque jour aussi longtemps que me le permettaient mes lèvres, et en bossant la musique sur un piano calamiteux récupéré dans le garage de ma tante Ulla. Un an plus tard, j'ai passé une audition pour intégrer le big band de Sam Mc Lean et j'ai été embauché.

On gagnait à peu près la même chose, à l'époque, Michael et moi. Et on passait tous les deux notre vie sur les routes. Moi, vautré dans l'autocar de l'orchestre. Lui, au volant de son camion. J'ai monté mon premier quartet, avec Bob Elman, Jerry Smith et Giorgio Croce. Nous nous sommes mariés à quelques semaines d'intervalle, moi pour la première fois, Michael pour la dernière. J'ai sorti mon premier disque, "*Grey road*", quand est né son premier gamin — et il l'a appelé Jim en mon honneur (je lui avais dédié "*Runnin' back home*").

Michael a mis près de quatre ans à s'apercevoir que sa femme le trompait depuis le début avec un flic, pilier de l'équipe de rugby locale. Quand il les a surpris, c'est lui qui s'est pris une trempe. De ce jour, la bière, le whiskey et Michael Donnely sont devenus inséparables.

Routier et alcoolique, donc, mais jamais d'accident.

Dieu te garde, Michael

Impossible de prononcer le mot "blues" sans le voir au volant de son bahut, les doigts courant sur le levier de vitesses comme autrefois sur le manche de sa guitare.

la vie est une tartine de merde, Mesdames et Messieurs les jurés !

mais les enfants gâtés du genre de Massimiliano Forlano n'ont pas la moindre idée

de ce que ça fait d'en bouffer

encore moins d'en bouffer tous les jours

J'ai claqué

plus de fric au cours de mon existence, que je n'ai jamais su en compter. L'oseille en plastique des années-fric. Je gagnais gros à l'époque, mais je claquais énormément : deux dollars qui sortaient pour un *cent* qui rentrait. Diarrhée, hémorragie, dégoulinade, liquéfaction. Quinze ans de cash, cinq de clash — droits d'auteur saisis à la source, interdiction bancaire, toute la panoplie du nabab déchu.

Je me rappelle avoir claqué un soir, chez Grandin, mon cachet intégral du Paris Jazz Fest(ival) dans un Ducru-Beaucaillou 61 sur un salmis de palombes. Le Ducru-Beaucaillou m'a probablement réveillé à trois heures du matin comme n'importe quel picrate en cubitainer. On s'endort en épicurien classieux, on se réveille dans la peau d'un piteux paillasse gras-du-bide aux poches percées. Je flambais comme on clope, sans y penser, compulsivement. Engranger, prélever le nécessaire — baraques, impôts, pensions alimentaires — puis chier. Plaisir de déféquer son pouvoir d'achat à tout bout de champ. Et j'ai été refait. Surpris le froc aux chevilles par un coup de tonnerre. Engagements annulés, contrats dénoncés,

pas d'ça chez nous

nous ne souhaitons pas donner suite

nous avons le regret

tout le répertoire du lâchage bien-pensant.

24.07.2006

*dans chaque fleur
pousse un jardin
dans chaque instrument
un orchestre*

Le soir

de la catastrophe, tandis que les flics venaient précautionneusement m'interpeller dans la salle d'attente des urgences,
*nous allons vous demander de bien vouloir
formules toutes faites des séries policières, au spectacle desquelles les flics
apprennent à parler flic*

*le plus petit des deux me prend par le bras
comme on tire un gosse qui renâcle à se mettre en rang
ne me touchez pas, je n'ai pas l'intention de*

j'ai senti de nouveau gagner ma nuque et menacer de débordement la déferlante de boue qui m'avait jeté hors de moi, battant des bras et des jambes pour surnager, cognant et hurlant et cognant et cognant. Mais j'ai fermé les yeux et j'ai inspiré et j'ai ouvert les mains je les ai refermées et je t'ai revue telle que tu m'étais apparue dans la loge le soir du concert à Nevers et je me suis demandé sur quel standard j'avais alors fait le clown avant de t'inviter à dîner avec nous et j'ai lâché

— OK, c'est fini, je vous suis.

Ils m'ont passé les menottes et nous sommes sortis tandis que l'équipe d'urgentistes qui s'affairait à te ranimer te dissimulait à mes regards.

La liste des coups énoncée lors du procès m'a pris de court. Je ne pouvais pas me représenter en train de les enchaîner, encore moins me remémorer chacun d'eux et chacun dans cet enchaînement, dans cette avalanche dévastatrice qui aurait dû te tuer si tu n'avais été aussi robuste et saine que tu l'étais. Fille robuste et saine de campagnards robustes et sains, avec tes muscles de marcheuse et ton appétit de vivre — en dépit de la dépression et de l'alcool et de la solitude et du doute, en dépit de ton incapacité à assumer le succès qui t'a surprise et jetée sur les routes et d'un coup mûrie et durcie, tandis que je ruminais le relatif insuccès de mon dernier album (nous étions en quelques jours devenus comme des *confrères* envieux et soupçonneux).

Déferlante dévastatrice qui aurait dû te tuer, oui, si tu n'avais trouvé refuge à l'intérieur de toi-même, comme je n'avais jamais imaginé qu'on pût le faire, et ne t'étais de la sorte protégée de moi, et ne m'avais de la sorte protégé de moi-même en m'empêchant de commettre l'irréparable, en m'empêchant de te *tuer* à coups de pieds et de poings.

Est-ce que je crois, encore aujourd'hui, que j'ai, que nous avons vécu cela ? Est-ce que je me sais pour de bon l'auteur de cette folie ? de cette saloperie ? de cette fiction sordide et obscène ? de cette *faute*, enfin ? Est-ce que je lis en moi ? Est-ce que je me souviens ? Est-ce que j'assume ?

Je ne connais pas

les faits — la *vérité* des faits. Seules les suites sont connues, seules les conséquences sont avérées. Je fouille en quête de la sensation vraie. Suis-je capable de sentir de nouveau comme je sentais alors ? Saurais-je me glisser dans ma propre peau d'alors ? Me placer du point de vue qui était alors le mien, et pouvoir dire avec certitude

— C'est ainsi que c'était, c'est ainsi que nous étions, alors.

Sentir ce que j'ai senti, revisiter la sensation à douze années de distance.

Il est question d'un type alors âgé de 50 piges, artiste reconnu, auteur de jazz et de violences conjugales. Il serait aisé de dire Celui-là fut ce qu'il a été, qu'il repose en paix. Aisé de me persuader que j'étais malade, que je n'étais pas moi-même, que c'était un autre, que je suis enfin devenu ce que j'étais et ce que je suis, et que je suis (pour de bon) ce que je suis devenu (non pas ce que *j'étais* devenu). Qu'étais-je devenu, au fait ? — Précisément et dans tous les sens, un *triste sire*.

J'écris

ce que je crois, pas ce que j'aimerais penser. Je ne pose pas au *born again*. Personne ne m'a jamais entendu dire que j'étais bourrelé de remords. Un triste sire, point final.